

ANN  
BLAIR

# TANT DE CHOSES À SAVOIR

Comment maîtriser l'information  
à l'époque moderne

PRÉFACE DE ROGER CHARTIER

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE  
SEUIL





TANT DE CHOSES À SAVOIR



*ANN BLAIR*

# TANT DE CHOSES À SAVOIR

Comment maîtriser l'information  
à l'époque moderne

TRADUCTION DE L'ANGLAIS  
PAR BERNARD KRESPINE, REVUE PAR ANN BLAIR

PRÉFACE DE ROGER CHARTIER

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

Ce livre est publié dans la collection  
L'UNIVERS HISTORIQUE  
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock  
et dirigée par Patrick Boucheron.

Une première version de ce livre a été publiée en anglais,  
chez Yale University Press, en 2010, sous le titre :  
*Too Much to Know: Managing Scholarly Information Before the Modern Age.*  
L'auteure en propose ici une édition mise à jour et entièrement revue.

ISBN 978-2-02-130848-8

© Éditions du Seuil, mars 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Préface

### Entre la perte et l'excès

Lorsqu'il fut publié aux États-Unis sous le titre *Too Much to Know*, le livre d'Ann Blair reçut un accueil dont les ouvrages savants sont très généralement privés. Il fit l'objet d'un programme de *Talk to the Nation* de la National Public Radio, reçut un compte rendu très élogieux dans le *Washington Post* et prit place dans la sélection des livres de l'année publiée par *The New Yorker*<sup>1</sup>. Une telle réception pouvait paraître surprenante pour un livre dont les principaux protagonistes sont Theodor Zwinger, Francesco Sacchini, Jeremias Drexel ou Vincent Placcius et qui est, comme l'écrivait le critique du *Washington Post*, *a deeply scholarly book*, « un livre très érudit ». L'étonnement disparaît rapidement dès que le lecteur en commence la lecture. Il y retrouve, en effet, les inquiétudes de notre présent. En s'attachant aux techniques intellectuelles et aux ouvrages qui, entre 1500 et 1700, recueillent, mettent en ordre et rendent accessibles les connaissances accumulées au fil des siècles dans les livres des Anciens et des Modernes, Ann Blair propose, en fait, une généalogie de notre anxiété face à une information incessante, incontrôlable, angoissante.

Son livre est inscrit dans une double crainte, présente en des modalités diverses dans les passés et dans notre présent. La peur de la perte et de l'oubli a hanté les sociétés. Le rêve de la bibliothèque universelle qui rassemblerait tous les livres a exprimé cette inquiétude muée en désir de sauvegarder tout ce qui devait ou pouvait l'être. L'obsession des humanistes pour les livres perdus de l'Antiquité, connus seulement par des extraits ou des références, témoigne pour cette lutte contre la « disparition traumatisante », selon l'expression d'Ann Blair. Mais l'effort a produit son contraire : l'effroi devant un excès de livres

ou d'écrits, qui rend impossible la connaissance véritable. Celui qui veut savoir se trouve désemparé devant une prolifération textuelle indomptable, le désordre des discours et la multiplication des livres que personne ne peut ou ne devrait lire.

Les genres qu'étudie Ann Blair – dictionnaires, florilèges, miscellanées, recueils, bibliographies – voulurent apaiser ces deux craintes. Dans leurs milliers de pages, ils s'efforcèrent de préserver, classer et résumer les savoirs transmis au fil des siècles. Ils tentaient ainsi de conjurer la peur de la perte tout en exorcisant l'angoisse de l'excès puisqu'ils conservaient les mots et les choses les plus essentiels, séparés de l'inutile et sagement ordonnés. Paradoxalement, ils favorisaient ainsi l'oubli ou l'effacement, qui sont des conditions nécessaires pour la mémoire. Le monde numérique, qui est celui des lecteurs d'Ann Blair, porte à son paroxysme les tensions qu'elle décrit. Il promet l'archive absolue, la conservation sans manque, une mémoire sans limites, et, dans le même temps, de ce fait même, il produit le désarroi devant l'impossibilité de maîtriser, d'évaluer ou d'organiser cette surabondance de l'information.

En traçant la généalogie des instruments écrits qui ont affronté dans le passé cette tension fondamentale, Ann Blair montre avec une superbe érudition leur longue durée et leur universalité. Longue durée, puisque dans l'Antiquité comme au Moyen Âge, compilations, florilèges et concordances ont multiplié les ouvrages de référence. Universalité, puisqu'ils ont existé dans le monde byzantin, en terre d'Islam ou dans la Chine des encyclopédies et des morceaux choisis (les *leishu* utilisés par les candidats des concours administratifs). Pour autant, son livre n'efface pas la spécificité de « la culture intellectuelle de l'Europe au début de la modernité ». Comment comprendre cette spécificité ?

Une première réponse a souvent associé la multiplication et la diffusion des ouvrages proposant « fleurs » et « leçons », citations et extraits, sentences et exemples, à l'invention de l'imprimerie. Peu convaincue par les révisions qui ne considèrent plus l'invention de Gutenberg comme une « révolution », Ann Blair en souligne l'importance, y compris pour la circulation des sommes médiévales, mais elle attribue la prolifération des ouvrages de référence à une autre mutation : celle qui a introduit le papier en Occident. Une thèse centrale du livre soutient, preuves à l'appui, que les notes manuscrites, établies par les lecteurs au fil de leurs lectures, ont été la matrice des compilations médiévales et modernes. Le papier offrait un support



matériel permettant une accumulation et un archivage impossibles avec le parchemin, trop coûteux, ou sur la cire ou l'ardoise, où les écrits ne peuvent être qu'éphémères. La prise de notes devint à partir du XIII<sup>e</sup> siècle et, plus encore, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, une obligation pédagogique, un exercice enseigné par les manuels (par exemple, ceux de Sacchini ou Drexel) et, souvent, le matériau premier des ouvrages de référence.

Divers dans leur organisation, alphabétique ou systématique, proposant, selon les différents genres, définitions, citations, extraits ou références, tous ces livres ont un trait en commun : ils furent les produits et les supports de la technique intellectuelle dominante à la Renaissance, celle des « lieux communs ». Ann Blair a été l'une des premières à indiquer l'importance de cette manière de lire et d'écrire qui repère dans les textes lus (mais aussi les paroles entendues et les choses vues) des faits particuliers, des exemples rhétoriques et des sentences universelles qui doivent être copiés et placés dans les rubriques d'un cahier organisé thématiquement<sup>2</sup>. La mémoire peut être ainsi soulagée, en même temps que peut être satisfait l'idéal de la *copia verborum ac rerum*, de l'abondance des mots et des choses qui doivent nourrir tous les discours. C'est en mobilisant cette technique que Jean Bodin a composé l'ouvrage de philosophie naturelle, qui fut l'objet du premier livre d'Ann Blair, le *Universae naturae theatrum*, et c'est ainsi qu'il fut lu en son temps<sup>3</sup>.

Son livre aujourd'hui traduit donne une forme achevée à plusieurs années de recherche<sup>4</sup> et il déplace l'attention sur les ouvrages qui, comme le *Dictionarium* de Calepino, la *Polyanthea* en ses multiples éditions, la *Bibliotheca universalis* de Gessner ou le *Theatrum humanae vitae* de Theodor Zwinger, ont facilité le travail des professeurs et des étudiants, des prédicateurs et des avocats. D'imposantes collections d'exemples et de sentences leur étaient ainsi accessibles sans qu'ils aient eu à les prendre en notes eux-mêmes ni à les conserver dans des *gardoires* (selon l'expression de Montaigne qui, d'ailleurs, n'en avait pas, préférant copier directement dans ses *Essais* des extraits des livres de sa bibliothèque).

Le livre d'Ann Blair est une magnifique contribution à deux histoires. L'histoire de la matérialité du travail intellectuel, tout d'abord. En s'attachant aux objets, les livres, bien sûr, mais aussi les notes manuscrites, ou les meubles imaginés pour les ranger et les retrouver, en portant l'attention sur les pratiques les plus humbles (copier,

découper, coller, classer, relier), elle rappelle, à distance d'une histoire des idées réduite aux concepts, que les intellectuels pensent aussi avec leurs mains et que, dans cette tâche, ils ont besoin de l'aide des familiers, des disciples, des secrétaires, des copistes, de toutes ces mains invisibles qui disparaissent derrière les noms des auteurs imprimés sur les pages de titre<sup>5</sup>. Une seconde histoire est celle des manières de lire. L'étude des livres de référence de la première modernité montre, en effet, l'association nécessaire entre deux pratiques : la lecture continue, qui, en suivant l'ordre du livre lu, identifie les extraits bons à copier, et la lecture discontinue, qui est celle attendue et permise par les ouvrages que la précédente rend possible. Il ne faut donc pas opposer les deux pratiques puisque le même lecteur peut, successivement ou simultanément, lire pour compiler et lire pour consulter, accompagner le flux du discours ou rechercher des fragments textuels. C'est ainsi que l'on peut lire le livre d'Ann Blair qui est, à la fois, une histoire de longue durée, dont il faut suivre pas à pas le déploiement, et un livre-bibliothèque qui extrait pour son lecteur les « fleurs » ou l'« esprit » (comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle) des œuvres majestueuses lues pour lui.

Dans chacun de ses chapitres, elle introduit des comparaisons entre les ouvrages de référence du passé et les instruments d'archivage et de recherche offerts par le monde numérique. Fondés en histoire, ses jugements sont sages et avisés. Contre l'exaltation enthousiaste du nouveau monde du « management de l'information », elle rappelle que ses dispositifs essentiels (index, listes, références croisées, liens) ont une très longue histoire. Contre les déplorations angoissées dénonçant la capture des esprits par des pratiques qui dispersent l'attention et empêchent de penser, elle souligne la puissance des outils qui disciplinent et organisent la prolifération d'écrits et d'images qui saisit le monde numérique.

Elle invite ainsi à une réflexion sur ce qui est la nouveauté du temps présent et qui tient, sans doute, à la disparition du codex, du livre manuscrit ou imprimé qui fut (et est encore malgré les concurrences électroniques) le support des instruments textuels et des techniques intellectuelles qu'elle décrit si minutieusement. Dans les efforts faits pour maîtriser l'information et trier les choses qu'il faut vraiment savoir, les parentés morphologiques sont évidentes. Doit-on pour autant en conclure que les opérations cognitives qui articulent les extraits proposés par les compilations avec la totalité du livre dont ils sont tirés sont identiques dans le monde de l'imprimé, où la matérialité du

livre ou du journal indique, ou impose, la compréhension de la place et du rôle de chaque fragment, et dans celui des écrits d'écrans, qui fait de ces fragments des unités autonomes séparées du contexte qui leur donne sens ? Ann Blair ne le pense pas, notant, peut-être avec une mélancolique inquiétude, qu'« avec la digitalisation de quantités massives d'imprimés il sera utile (et peut-être de plus en plus difficile aux jeunes générations) de comprendre les outils et les catégories du monde de l'imprimé, comme les livres de référence, les catalogues, les index, rendus opaques par leur présentation sous forme électronique ».

Roger Chartier



## Introduction

Nous pensons vivre dans une société de l'information radicalement nouvelle. En réalité, nombre de nos façons de penser l'information et de la traiter sont issues de cadres de pensée et de pratiques qui remontent à des siècles. Ce livre explore l'histoire d'une méthode de gestion de l'information de longue durée, consistant dans la collecte et l'organisation d'extraits de textes en vue de leur consultation, dans ce que j'appelle, pour abrégé, des « livres de référence<sup>1</sup> ». De grandes collections de textes, rassemblant des citations, des exemples, ou des références bibliographiques, furent conçues dans de multiples contextes historiques différents pour faciliter l'accès aux sources qui faisaient alors autorité. Ces ouvrages ont quelquefois été exploités par des chercheurs en tant que documents historiques, pour rendre compte d'opinions largement répandues en leur temps sur tel ou tel sujet, ou bien pour mener des recherches lexicales. Quelques-uns (surtout les encyclopédies) ont été également étudiés pour les cerner en tant que genre<sup>2</sup>. Mon propos, en examinant la conception, la production et l'utilisation d'outils de référence et de leurs dispositifs de recherche, est d'analyser les concepts et les pratiques de ce que l'on peut qualifier de « gestion de l'information » dans des périodes bien antérieures à la nôtre. À cette fin, j'ai constitué un corpus qui provient de périodes, de lieux différents, et constitué de divers types d'ouvrages, pour compléter une analyse plus approfondie des principaux livres de référence généraux en latin, imprimés entre 1500 et 1700.

Le terme « information » relève d'une longue histoire. Il a d'abord un sens juridique, désignant depuis le XIII<sup>e</sup> siècle en vieux français une enquête judiciaire, puis (souvent au pluriel) un savoir sur un sujet. Les

dictionnaires de l'époque moderne (concentrés sur le langage relevé) ne mentionnent que le sens judiciaire jusqu'en 1740 lorsque le *Dictionnaire de l'Académie française* (3<sup>e</sup> édition) rapporte ce qui était peut-être une expression courante depuis longtemps : « Dans le style familier, Aller aux informations, pour dire simplement, Faire des recherches, afin de découvrir la vérité de quelque fait, de quelque bruit qui court<sup>3</sup>. » Nous utilisons le terme aujourd'hui dans de nombreux contextes, de la biologie, qui étudie la transmission de l'information à plusieurs niveaux – de l'ADN aux processus neuronaux – jusqu'à l'informatique, qui opère une analyse purement mathématique de l'information, sans tenir compte de son aspect sémantique<sup>4</sup>. Dans le langage courant, la notion d'« âge de l'information » (expression inventée en 1962) vient de l'idée que les ordinateurs modifient radicalement le stockage et les méthodes de traitement des informations humaines, notamment linguistiques ou numériques<sup>5</sup>. J'utilise ici le terme d'« information » dans son sens courant, distinct de « données » (qui, pour être signifiantes, exigent des procédures plus élaborées), et de « savoir » (qui implique un sujet qui sait). Nous parlerons ainsi de stocker, de sérier (ou classer), de sélectionner, et de synthétiser de l'information ; il en résulte que celle-ci peut alors être conservée pour être réutilisée à volonté, de différentes façons, par de nombreux acteurs, comme un bien commun, à la différence du savoir individuel. Elle se présente en général sous la forme d'éléments de petite taille, isolés de leur contexte, rendus ainsi disponibles comme des briques prêtes à être assemblées<sup>6</sup>.

En appliquant ce terme à des contextes prémodernes, je rejoins d'autres chercheurs (prudemment à cause du risque d'anachronisme), car il permet de décrire la façon dont les auteurs et les lecteurs des livres de référence maniaient les textes, même s'ils exprimaient leurs desseins non pas en termes d'information, mais de connaissances et de morale. Dans les termes en usage à l'époque, ces ouvrages et les méthodes de travail qui en étaient issues s'occupaient de « mots et de choses » (*verba* et *res*<sup>7</sup>). Ils étaient organisés à partir de définitions et de descriptions du monde naturel (telle plante présente telle propriété, tel phénomène provient de telle cause), d'actions et de discours (X a écrit tel livre, Y a dit ceci dans telles circonstances, ceci est arrivé à Z). Leurs auteurs se présentaient comme des compilateurs, responsables de l'exposé précis de ce que d'autres avaient exprimé ailleurs, non de la véracité des faits eux-mêmes. Ils étaient les vecteurs d'informations plutôt que de leurs propres opinions ou conceptions (comme

je le montrerai au chapitre 4). Ils mettaient en avant les sources nombreuses et diverses d'où ils tiraient leur matériau ; ils les nommaient et les énuméraient, mais ne les critiquaient pas et n'en offraient aucune interprétation. Ils exhortaient plutôt leurs lecteurs à faire preuve d'esprit critique pour choisir parmi ces trésors ce qui convenait à leurs besoins afin de l'intégrer à leur propre production intellectuelle, orale ou écrite en tout genre (oraison, lettre, traité). Pour toutes ces raisons, je pense qu'auteurs et usagers des livres de référence étaient investis dans une forme de « gestion de l'information » avant la lettre.

Nous sommes aujourd'hui particulièrement sensibles aux difficultés de la gestion de l'information, suite à son accroissement sans précédent, résultant de l'informatique, de l'internet et des médias sociaux. La croissance constamment accélérée de l'information ne fait aucun doute, même si les méthodes pour la mesurer sont multiples<sup>8</sup>. Nous nous plaignons dans presque tous les domaines d'une surcharge d'informations, que ce soit dans un catalogue de quincaillerie ou dans des catalogues de bibliothèques, ou une recherche sur internet<sup>9</sup>. Une recherche Google (en anglais) pour « surcharge d'informations » (*information overload*), faite le 9 janvier 2020, génère près de 4,3 millions de réponses, dont toutes sortes de remèdes proposés, souvent contre paiement – par des fournisseurs de logiciels et matériel de bureau, de conseillers en gestion, des services d'aide au stress... Mais cette sensation de surinformation et les craintes exprimées à son sujet ne sont pas propres à notre époque. Des auteurs antiques, médiévaux, et de la première modernité en Europe et ailleurs ont exprimé les mêmes craintes à propos de la surabondance de livres, et de la faiblesse des ressources dont l'homme dispose pour la maîtriser (mémoire, temps, accès aux livres...).

Cette sensation de surinformation s'explique mieux dès lors, non comme l'effet d'un état objectif, mais plutôt comme un phénomène résultant de la combinaison de plusieurs facteurs – des instruments disponibles, des attentes personnelles et culturelles, et de la croissance quantitative de l'information à absorber et à gérer. Il y a aussi une hypothèse, plausible et intéressante (mais je n'ai pas l'expertise suffisante pour l'évaluer), selon laquelle ce que nous pensons être des capacités innées de mémoire et de restitution évoluent dans le temps, par l'effet conjugué des modèles culturels et des technologies dont nous disposons<sup>10</sup>. Nous avons souvent le sentiment que la sensation de surinformation est un phénomène complètement nouveau. En tout cas l'impression prédomine aujourd'hui que notre sensation

de surinformation n'a aucun précédent<sup>11</sup>. Nous faisons face sans nul doute à pléthore d'informations, bien plus que nos prédécesseurs, et nos technologies sont sujettes à de très fréquents renouvellements. Néanmoins, les méthodes de base que nous déployons pour y faire face sont en grande partie les mêmes que celles qui sont en usage depuis de nombreux siècles notamment dans les ouvrages de référence. Les premières compilations étaient élaborées à partir de combinaisons de quatre opérations cruciales : stocker, sérier (ou classer), sélectionner, et synthétiser (ou résumer), opérations qui pour moi sont les quatre points cardinaux, les quatre « S » de la gestion de l'information. Nous aussi stockons, sériions, sélectionnons et synthétisons de l'information, même si nous ne dépendons plus aujourd'hui de la seule mémoire humaine, du manuscrit et de l'imprimé, car nous disposons aussi d'outils électroniques (moteurs de recherche, *data mining*, Wikipédia).

Bien entendu, les ouvrages de référence ne constituaient qu'une forme de gestion de l'information, qui concernait les textes – mots, phrases, ou détails bibliographiques, sélectionnés, rassemblés, et rendus accessibles selon un ordre donné. Plusieurs autres sortes d'information furent également gérées dans les cultures prémodernes et modernes – dans des collections d'objets naturels et artificiels (cabinets de curiosités, musées, jardins botaniques et jardins zoologiques), des registres de transactions commerciales ou d'actes administratifs (archives), et la transmission orale ou personnelle de savoirs et de compétences dans le quotidien le plus ordinaire – à la maison, sur la place du marché, dans l'atelier. La recherche récente a commencé à s'intéresser aux formes que prend la gestion de l'information dans ces différents domaines et aux pratiques qui y sont spécifiques. À terme, j'espère que nous pourrions établir des comparaisons et identifier le passage de certaines méthodes d'un domaine à l'autre – par exemple entre les pratiques érudites, le commerce et l'administration<sup>12</sup>. Dans ce livre, je me concentre sur deux pratiques d'accumulation textuelle particulièrement actives à la Renaissance : les notes manuscrites, et les ouvrages de référence imprimés issus de l'étude humaniste des langues et des cultures antiques. Les deux phénomènes sont étroitement liés : les livres de référence étaient initialement issus de notes de lecture prises par leurs compilateurs ; et ils offraient en retour à leur acheteur des recueils de notes prêtes à l'usage, lui évitant la peine d'avoir à les prendre lui-même.



Élaborés à partir de modèles médiévaux et antiques, ces ouvrages de référence couvraient une large variété de genres qu'il est parfois malaisé de distinguer avec précision. Je mets de côté les travaux spécialisés en théologie, en droit, et en médecine, et me concentre sur des catégories d'ouvrages qui donnaient accès à une information considérée comme essentielle pour des lettrés dans le cadre de toute activité professionnelle. Soit principalement (en usant des termes courants aujourd'hui) : les dictionnaires de mots (monolingues et multilingues), de choses (dictionnaires biographiques et géographiques), les collections de citations ou d'anecdotes historiques, et les commentaires arrangés sous forme de mélanges à consulter par un ou plusieurs index. De plus, j'examine différents types de « livres au sujet des livres » : bibliographies, catalogues de bibliothèques et de libraires. Selon leur organisation (alphabétique, systématique, ou sous forme de mélanges), les livres de référence proposaient une ou plusieurs portes d'entrée : tables des matières, index alphabétiques, plans du contenu, diagrammes, renvois, et une mise en page rendant visible la division du texte en chapitres et sous-chapitres, grâce à des symboles, ou différentes polices de caractères. Bien sûr, plusieurs autres types de livres de cette époque, dont les livres de recettes et de secrets et divers livres pratiques, étaient conçus pour être consultés, mais j'ai resserré mon enquête sur les genres humanistes majeurs, car leur taille exceptionnelle et leur vaste portée en font des sujets d'étude idéaux pour montrer la gestion de l'information dans leur composition, leur classement et leur utilisation<sup>13</sup>.

L'approche par les quatre « S » (voir *supra*, p. 16) pour gérer cette surabondance de textes ne fut pas la seule réponse à l'explosion d'information en Europe moderne. Face à ces méthodes qui tentaient courageusement de la maîtriser, René Descartes (1596-1650) par exemple préconisait d'ignorer ces masses de textes accumulés et de reconstruire la philosophie à partir des premiers principes en faisant table rase du passé :

Il me suffit de remarquer que, quand bien mesme toute la science qui se peut désirer seroit comprise dans les livres, si est ce que ce qu'ils ont de bon est meslé parmy tant de choses inutiles, et semé confusément dans un tas de si gros volumes, qu'il faudroit plus de temps pour les lire, que nous n'en avons pour demeurer en cette vie, et plus d'esprit pour choisir les choses utiles, que pour les inventer de soy mesme<sup>14</sup>.

L'accumulation des auteurs du passé étant devenue chaotique, il lui semblait plus simple de faire sans. Bien que d'autres aient partagé ce dédain des autorités anciennes (y compris Francis Bacon dans quelques textes), la prééminence des cultures et des littératures antiques demeurerait le pivot de l'éducation européenne, et le principal critère de distinction de l'homme éduqué. Mais ce rejet de l'information accumulée et la tentation de la réduire de façon drastique furent revendiquées de manière intermittente : les mystiques, par exemple, insistaient sur l'inspiration divine plutôt que sur la maîtrise d'une masse de connaissances. À la suite de Descartes, qui rapportait que sa nouvelle philosophie lui était venue en rêve, ce rejet des opinions reçues devint une posture commune dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs auteurs exprimèrent leur volonté de détruire les livres inutiles pour faire cesser cette progression sans fin. Pour Gibbon, les livres à détruire comportaient toute cette « lourde masse de la controverse entre Arianistes et Monophysites » ; d'Alembert trouvait souhaitable « que tous les cent ans on fît un extrait des faits historiques réellement utiles, et qu'on brûlât le reste<sup>15</sup> ». Un critique a identifié le sublime comme une autre forme de réponse à la surabondance. Kant et Wordsworth, parmi d'autres, décrivirent l'expérience d'un blocage temporaire dû à un « pur épuisement cognitif », ou résultant d'une surcharge mentale ou sensorielle<sup>16</sup>. Dans ces cas, une fois dépassé le blocage, qu'il fût sublime ou destructeur, le philosophe reviendrait à des méthodes de travail plus traditionnelles, fondées sur l'usage d'informations accumulées. Si les livres de référence ne représentent certes pas la totalité des réponses aux défis lancés par une information foisonnante, ils offrent en revanche quelques-unes des meilleures sources pour examiner la façon dont l'information textuelle était gérée dans les périodes pré-modernes et modernes.

Je propose non seulement un retour historique à partir de nos pré-occupations actuelles, mais aussi un éclairage nouveau sur la culture intellectuelle de l'Europe au début de la modernité. À la Renaissance, ni la perception d'un excès d'informations ni les méthodes élémentaires de gestion des textes (les quatre « S », que j'évoquais plus haut) n'étaient des nouveautés. Plus encore, de nombreuses caractéristiques des ouvrages de référence imprimés, telles que l'ordre alphabétique, une mise en page adaptée à la lecture, furent empruntées à des pratiques médiévales. C'est plutôt la masse des extraits rassemblés dans les manuscrits et imprimés qui fut unique à la Renaissance. L'imprimerie

facilita la prolifération et la croissance du volume des ouvrages de référence. Elle alléga les coûts de production, y compris pour des livres volumineux, favorisa la compilation en accroissant le nombre de livres à résumer, et stimula la production de papier, support idéal pour stocker les notes manuscrites. Mais ces facteurs n'expliquent pas à eux seuls le désir des lettrés d'investir tant d'efforts et de ressources matérielles pour rassembler d'aussi grandes collections textuelles, par leurs notes manuscrites, puis leurs livres. La découverte de textes anciens et de terres inconnues offrit, en plus de sources plus traditionnelles, une matière nouvelle à classer et à stocker. En arrière-plan, un facteur plus important encore peut être décelé : un appétit puissant d'informations.

En effet, les preneurs de notes, ces innombrables compilateurs qui font l'objet de mon livre, firent preuve d'un grand enthousiasme à prendre connaissance de chaque nouveau livre, en quête de la moindre information potentiellement utile. Ils cherchaient aussi à sauvegarder le matériau collecté pour éviter de nouvelles pertes, comme celle du savoir antique, qu'ils regrettaient si vivement. De plus, ils voyaient dans leur travail une contribution au bien commun car ils rassemblaient une matière variée utile à un public aux intérêts divers.

Mon analyse se limite aux compilations à grande échelle, manuscrites ou imprimées ; elle n'est pas exhaustive. Quelques auteurs de la Renaissance plaidèrent pour la constitution d'un corpus restreint de textes et d'extraits, à la différence de ceux qui amassèrent de plus larges collections<sup>17</sup>. Ces dernières permettent d'examiner cependant de manière exceptionnelle les méthodes de travail textuel, banales ou surprenantes, les retombées de l'imprimerie, la nature et la diffusion de la lecture de consultation parmi les lettrés, et les inquiétudes que cette diffusion suscita. Les grands ouvrages de référence en latin que j'ai étudiés étaient rédigés pour faciliter la lecture et la composition de textes latins, oraux et écrits ; ils furent utilisés par des étudiants, des enseignants, des prêcheurs, et par des érudits, des écrivains et des « hommes d'action ». La plupart de ces ouvrages étaient fortement influencés, dans leur forme et leur contenu, par des modèles médiévaux dont on peut fixer l'origine au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais, au tournant du XVI<sup>e</sup> siècle, nombre de nouveaux livres de référence étaient déjà plus volumineux et plus variés que ces modèles. Ceux d'entre eux qui eurent le plus grand succès connurent des douzaines d'éditions, de fréquentes modifications et additions, jusqu'aux dernières décennies

du XVII<sup>e</sup> siècle, moment où furent imprimés pour la dernière fois la plupart des ouvrages de référence en latin.

Ces grands in-folio représentent un formidable investissement collectif, matériel et humain, de la part des auteurs et des imprimeurs – des 430 000 mots de la *Polyanthea* de Domenico Nani Mirabelli de 1503, jusqu'aux 10 millions de mots des huit volumes du *Magnum theatrum humanae vitae* publié en 1631 par Laurentius Beyerlinck. Les institutions et les particuliers qui les achetaient réalisaient également un investissement notable. Bien sûr, comme l'a remarqué un historien du livre, un grand nombre d'exemplaires ne furent jamais lus, les imprimeurs ayant toujours effectué par spéculation des tirages supérieurs au nombre d'exemplaires qu'ils pourraient vendre<sup>18</sup>. Quoiqu'il en soit, ces gros livres de référence se vendaient bien, surtout si l'on considère leur taille et leur prix, et je montre comment ils furent utilisés, même si peu d'auteurs les citaient explicitement. Je conclus que leurs acheteurs y cherchaient le type de notes de lecture qu'ils eussent aimé prendre eux-mêmes, s'ils avaient eu les ressources (temps, énergie, argent) pour lire les textes originaux. En cherchant à savoir comment ces ouvrages de référence étaient constitués, des notes manuscrites au produit final, je mets en évidence quelques-unes des méthodes quelquefois singulières employées par les compilateurs pour alléger les tâches fastidieuses, dont la manipulation de notes sur des feuillets de papier, et le couper-coller de manuscrits et d'imprimés pour éviter le recopiage.

Ces méthodes de travail correspondent aux ambitions des humanistes, qui cherchaient à mettre en valeur leur maîtrise de la littérature et de la culture antiques. Longtemps, le principal groupe de chercheurs qui s'occupa de notes manuscrites et de brouillons venait des domaines littéraires et pratiquait la « critique génétique », traitant des auteurs majeurs du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle pour lesquels subsistent des manuscrits abondants. Quelques médiévistes se sont également penchés sur cette question, notamment parmi les scolastiques<sup>19</sup>. Mais le nouvel intérêt pour les méthodes de travail à l'époque moderne a émergé de travaux récents en histoire des sciences qui analysent l'interdépendance des idées et de leur contexte social et matériel. Quelques études se sont intéressées aux lieux du travail scientifique, comme le laboratoire, le théâtre d'anatomie, le jardin botanique, ou l'observatoire. D'autres ont exploré plus largement l'environnement du travail érudit, comme le cadre domestique où ces intellectuels poursuivaient

<b>Chapitre 3. Les genres de référence et leurs outils de recherche</b>	159
Les genres de référence selon Naudé	164
<i>Les dictionnaires</i>	164
<i>Les florilèges ou « collections de sentences »</i>	168
<i>« Mélanges » et « plusieurs leçons »</i>	171
<i>Livres de lieux communs</i>	177
Les outils de recherche modernes	179
<i>La liste des auteurs (catalogus auctorum)</i>	180
<i>La liste des rubriques (elenchus ou series titulorum)</i>	183
<i>L'index alphabétique de rubriques</i>	186
<i>Les index alphabétiques de noms propres</i>	188
<i>Les index alphabétiques généraux</i>	190
<i>Le diagramme arborescent</i>	194
<i>La mise en page</i>	203
<i>Scriptores Bibliothecarii</i> ou les livres sur les livres	212
<i>Les catalogues de bibliothèques</i>	213
<i>Les bibliographies</i>	213
<i>Les catalogues de vente</i>	217
<i>Des genres nouveaux : comptes rendus     et historia litteraria</i>	220
L'encyclopédie	223
<b>Chapitre 4. Les compilateurs, leurs motivations et leurs méthodes</b>	229
La position du compilateur et le développement de la <i>Polyanthea</i>	231
Motivations financières des compilateurs	249
Les motivations intellectuelles des compilateurs et le développement du <i>Theatrum</i> de Zwinger	255
Le <i>Magnum Theatrum</i>	267
Méthodes de compilation	272
L'emploi de feuillets dans la compilation	277
Couper et coller à partir de manuscrits et d'imprimés	282
<b>Chapitre 5. L'influence des premiers livres de référence imprimés</b>	301
Une large distribution géographique, chronologique et sociale	302
Les types d'emplois	309
Utilisation de ces ouvrages par des auteurs publiés	315

Les notes manuscrites .....	324
Les plaintes à propos des livres de référence .....	328
Le passage des Anciens aux Modernes .....	336
<b>Épilogue</b> .....	347
<b>Méthode éditoriale</b> .....	353
<b>Notes</b> .....	355
<b>Bibliographie</b> .....	409
<b>Remerciements</b> .....	473
<b>Index des principaux noms propres</b> .....	477
<b>Index des notions</b> .....	483